

Jean Marais, l'éternel enfant

Autor(en): **Bofford, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **30 (2000)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-826336>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jean Marais, l'éternel enfant

Dans la nuit du samedi 7 novembre 1998, Jean Marais était transporté d'urgence à l'hôpital, et il s'éteignait le dimanche, à l'âge de 84 ans, des suites d'un œdème pulmonaire. Au-delà de l'absence, sa beauté, son talent, sa bonté continuent d'habiter ceux qui l'ont approché.

Lors de ses obsèques, sa voix profonde et chaude, s'échappant des haut-parleurs qui cernaient l'église Sainte-Anne, avait résonné une dernière fois sur la place pavée de Vallauris: «J'ai une très grande nouvelle triste à t'annoncer. Je suis mort... C'est notre secret, je cède la place. La vie est morte, vive la vie. Le poète est mort? Vive le poète. Adieu!»

A la suite de cet extrait enregistré de son spectacle *Cocteau-Marais*, un grand frisson avait parcouru la foule massée autour du sanctuaire et recueillie derrière Serge Marais, le discret fils adoptif et Jo et Nini Pasquali qui furent tout à la fois ses maîtres en céramique et ses confidents, et qui l'aidèrent durant les dernières années de sa vie dans le terrible combat qu'il a mené avec panache contre un cancer des os. Car cela faisait treize ans qu'il narguait le mal. Depuis ce jour de 1985 où, dans un grand hôtel de Bordeaux, il s'était retrouvé paralysé dans sa salle de bains en proie à d'effroyables douleurs osseuses, si difficiles à supporter qu'un mois plus tard, à sa sortie de l'Hôpital Bichat où il avait été hospitalisé en secret, il avait confié à une infirmière: «Vous avez eu raison de condamner la fenêtre de ma chambre, car je crois que je n'aurais pas eu le courage de supporter mes souffrances et que j'aurais sauté dans le vide.»

Le courage, pourtant, avait toujours été l'une des qualités principales de Jean Marais. Il en avait fait preuve à maintes reprises: en s'engageant en 1944 dans la 2^e D. B. avec son chien Moulouk, puis dans ses films d'aventures où il avait souvent pris

de grands risques et, enfin, dans sa vie quotidienne, en affichant tranquillement, dès le début de leur liaison, alors que l'homosexualité n'était pas comme aujourd'hui une figure obligée de la morale bourgeoise, sa passion pour un autre homme: Jean Cocteau.

«Je m'amuse vraiment!»

«J'ai toujours accepté l'inéluctable», m'avait-il confié lors de notre première rencontre, en 1973. Il allait avoir 60 ans, mais il semblait indestructible avec ce regard d'ange, cette force charmeuse et cet éternel sourire d'enfant heureux qui avaient fait son succès. Avec aussi cette gentillesse naturelle dont il ne se départissait jamais.

Chaque fois ensuite que nous nous étions revus, même en 1989 où il jouait les patriarches à barbe blanche, il était resté égal à lui-même. Il m'avait dit: «L'âge ne compte absolument pas pour moi. Je n'ai jamais souffert de vieillir. Il faut accepter la vieillesse, la mort, les infirmités. J'ai 75 ans, mais j'ai l'impression que je serai un enfant jusqu'à la fin de ma vie. Parce que je joue comme les enfants jouent. Je joue au théâtre, je joue au cinéma. Je m'amuse avec la peinture, la sculpture, la poterie, le dessin, la lithographie, la décoration, la mise en scène. Je m'amuse vraiment et j'en ai un peu honte quand je pense à tous ceux qui font un travail sérieux. Je suis un privilégié. J'en ai conscience. C'est pourquoi j'essaie de m'en excuser en étant très sociable et aussi indulgent que possible, car j'ai compris que

tout est question de don. Don de savoir vivre, don de savoir côtoyer ses semblables, don de savoir corriger ses défauts, de savoir se juger. Alors, il y a des êtres qui ont des dons et d'autres qui n'en ont pas. Et on ne peut pas en vouloir à ceux qui n'en ont pas. On ne peut pas en vouloir à quelqu'un de méchant ou de bête, car la méchanceté et la bêtise sont des infirmités. Impossible d'en vouloir à quelqu'un d'être infirme! Alors, finalement, j'ai compris qu'il fallait accepter la méchanceté, la haine, la bêtise. Ce n'est pas toujours facile, mais il faut essayer. Il faut aussi essayer d'accepter les choses qui nous sont désagréables, afin d'acquiescer un certain équilibre, peut-être une certaine sagesse.»

«Je suis né de Cocteau»

Durant sa longue carrière, Jean Marais n'a jamais cessé de nous étonner. Par ses audaces, par sa fougue, par son talent toujours renouvelé et par ses multiples facettes d'homme et d'artiste. «J'ai eu beaucoup de chance, beaucoup trop. C'est injuste», disait-il souvent.

Son enfance, pourtant, et de loin, n'avait pas été un conte de fée. Un peu menteur, un peu tricheur, un peu voleur, il se faisait régulièrement renvoyer des écoles ou collèges où il était mauvais élève. Son seul atout, déjà, alors qu'il s'appelait Villain: il était beau. Beau comme un dieu grec, et il l'est resté toute sa vie. «Il est bizarre, répétait-il, que tout le monde cherche à être beau physiquement, alors qu'il est à la portée de n'importe qui d'être moralement beau et que personne n'en fait la gymnastique.»

Sa beauté, cependant, ne l'a pas immédiatement imposé. Arrivé à Paris avec l'espoir d'être comédien, il s'est d'abord fait éconduire par plusieurs producteurs et metteurs en scène et, pour payer ses cours d'art dramatique, il a dû être successive-



Jean Delannoy lui fit tourner *La Princesse de Clèves*, mais surtout un inoubliable chef-d'œuvre: *L'Éternel retour*

ment caddie de golf, marchand de journaux et retoucheur chez un photographe. Il peignait aussi, et Marcel L'Herbier, qui lui avait acheté une toile, lui a donné de petits rôles dans *L'Aventurier*; *Le Bonheur*; *Les Hommes nouveaux*. Mais il a été recalé au Conservatoire de Paris, ce qui ne l'a pas empêché d'être repéré par Charles Dullin qui l'a engagé en 1937 comme coryphée au Théâtre de l'Atelier. C'est là que lors d'une audition Jean Cocteau l'a vu pour la première fois. Fasciné par le jeune comédien, le poète, quelques jours plus tard, lui a envoyé un télégramme: «Il est arrivé une catastrophe. Je suis amoureux de vous.» «Moi aussi», a répondu Jean Marais. Il mentait, bien sûr, mais très vite le piège s'est refermé et son mensonge est devenu vérité. «J'ai l'impression d'être né de Cocteau en 1937, m'a dit Jean Marais. Il a été mon créateur. Si je ne l'avais pas rencontré, j'aurais été quelqu'un de beaucoup plus médiocre. Il a été pour moi le plus extraordinaire des pères. Il a été plus qu'un père.»

Jean Cocteau, en effet, lui a tout appris: à se tenir droit, à ne plus tricher mais à mentir intelligemment pour faire plaisir, à s'y retrouver entre les vices et les vertus et à trouver sa véritable personnalité qui fera de lui une star. Après *L'Éternel retour*, de Jean Delannoy, en 1943, qui fut un triomphe, les succès n'ont

plus cessé de s'enchaîner les uns aux autres: *La Belle et la Bête* (1946), *L'Aigle à deux têtes* (1947), *Les Parents terribles* (1948), *Orphée* (1950), pour ne citer que les premiers.

De Fantomas au Cid

A partir de 1959, Jean Marais eut envie de changer de rôles. Par ses qualités physiques et son courage, il était capable d'apporter une dimension chorégraphique à des scènes de combats dans des films de cape et d'épée très classiques et destinés à un large public. Avec *Le Bossu* (1959), *Le Capitaine* (1960), *Le Miracle des loups* (1961) et *Le Masque de fer* (1962), il a gagné son pari et acquis une vraie stature populaire.

D'autres succès, ensuite, sont venus récompenser Jean Marais: *Fantomas* et *Fantomas se déchaîne*, avec Louis de Funès, qui ont marqué la fin d'une période car, dès 1978, il a abordé une troisième carrière: celle où, barbu et chevelu, il a joué les patriarches. Le théâtre lui manquait et on l'a vu tour à tour dans *Cher menteur*; *Du vent dans les branches de sassafras*, *Le Cid*, *La Maison du lac*...

Mais le fantôme de Jean Cocteau, disparu en 1963, hantait encore Jean Marais et, en 1988, il a joué, mis en scène et signé les décors de *Bacchus*.

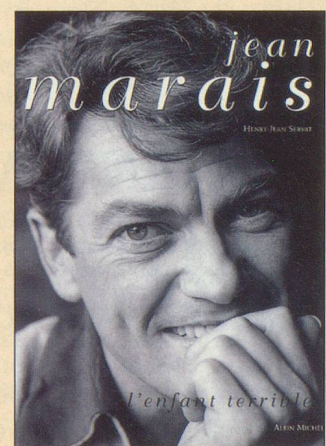
Pour ses 80 ans, Jean-Claude Brialy avait réuni dans son théâtre

des Bouffes-Parisiens un plateau exceptionnel: Catherine Deneuve avec laquelle il avait joué dans *Peau d'âne*, Charlotte Rampling, Daniel Auteuil, Fabrice Luchini, Emmanuelle Béart, Michèle Morgan, Robert Hossein et bien d'autres, tous venus fêter Jeannot le bien-aimé.

Car tout le monde, en effet, aimait Jean Marais qui a réussi cet exploit extraordinaire de plaire successivement à trois générations de spectateurs.

Jacques Bofford

A LIRE



Jean Marais - *L'enfant terrible*, par Henry-Jean Servat, chez Albin Michel.